Document généré le 19 avr. 2024 20:38

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Essais étrangers

Numéro 42, décembre 1990, janvier–février 1991

URI : https://id.erudit.org/iderudit/19881ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1990). Compte rendu de [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (42), 57–62.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ESSAIS ÉTRANGERS

VIGNY
Nicole Casanova
Calmann-Lévy, 1990 ; 34,20 $

Faut-il souhaiter une réforme de la biographie littéraire comme H.-R. Jauss a forgé une nouvelle conception de l'histoire littéraire ? Je n'en doute plus en terminant la biographie d'Alfred de Vigny de Nicole Casanova.

J'essaierai d'être bref. Tous les travers de l'écriture biographique kitsch y sont. Entre autres, cette écriture effroyablement cucul : « D'anciens militaires lui faisaient faire de la gymnastique. On lui apprenait à tirer de l'arc. Et quand on voulait attirer l'attention de Marie-Jeanne (la mère de Vigny) sur les dangers du froid et du chaud, elle désignait en souriant son chef-d'œuvre rose et blond, resplendissant de grâce et de santé. » (p. 24) ; ce ton de l'édifiant mielleux, qui vous travaille la patience : « Ce qui importe dans une enfance, pour un artiste, c'est la manière dont elle se perpétue dans le souvenir et l'empreinte qu'elle laisse toute la vie. Ce que Vigny nous raconte, c'est cette empreinte [...]. Les inévitables déformations sont donc plus respectables, peut-être, qu'une parfaite authenticité. » (p. 23) ; ce ton feint qui vous ménage la surprise comme on amuse un enfant : « ...Un adolescent blond et frêle se glissait dans la foule et notera plus tard son indignation de voir les femmes se donner aux cosaques. C'était Alfred de Vigny. » (p. 39) Dieu, si je m'en serais douté ! (si d'ailleurs l'auteure ne nous a pas répété dix fois jusqu'alors qu'il était blond...). Ajoutez à cela de la mauvaise syntaxe : « Sa bonté naturelle opposa au mépris une espèce de barrage qui tenait de l'une, mais aussi, hélas, un peu de l'autre : la pitié », l'une mis pour bonté naturelle ! ; de nombreuses citations gratuites ou impropres, une logique boiteuse : « Lui qui soulignera toute sa vie combien il faut rêver pour aboutir à une pensée juste ou à une image neuve, il sut fort bien — apostat-né — paraître obéir à un ordre en exécutant fermement le contraire » (p. 55) ; des chapitres mal découpés, etc.

« Avec cette biographie [...], elle [N.C.] rejoint Vigny au rendez-vous qu'il avait fixé, par-delà les siècles, à la postérité », nous assure la couverture. Pas de chance Alfred. Allez !

François Ouellet

ARGUMENTS POUR UNE MÉTHODE
Colloque de Cérisy
Seuil, 1990 ; 44,95 $

En juin 1986, se tenait à Cérisy le colloque « Autour d'Edgar Morin ». ***Arguments pour une méthode*** publie les textes sur Morin et sa démarche intellectuelle de vingt-neuf participants. On y trouve des observations biographiques, des commentaires et des réflexions sur les ouvrages publiés par Morin et aussi des témoignages qui sentent l'esprit de famille et risquent fort de ne pas intéresser les personnes qui s'attachent plus à la réflexion de Morin qu'à son cheminement politique.

Les exposés, tous très courts, sont très complaisants, ce qui a dû toucher Edgar Morin, mais ne l'a probablement pas fait avancer dans sa réflexion ; ni quiconque cherche des arguments pour une méthode, ce que l'œuvre de Morin apporte plus certainement. Toutefois, si l'on s'intéresse au parcours intellectuel de Morin, les nombreuses références biographiques viennent expliquer certains choix de cet intellectuel controversé dont les travaux ne laissent personne indifférent.

Donald Guay

GRAMMAIRE TEMPORELLE DES RÉCITS
Marcel Vuillaume
Minuit, 1990 ; 20,95 $

LIRE LE TEMPS
Michel Picard
Minuit, 1989 ; 27,95 $

Avec ces deux parutions des éditions de Minuit, revient sur le devant de la scène la question de la temporalité romanesque, qu'avaient brillamment traitée les Benveniste, Genette, Poulet, Weinrich dans les années soixante et soixante-dix.

Commençons par le petit (mais substantiel) ouvrage de Vuillaume. Cet essai tente, d'un point de vue linguistique, de résoudre le paradoxe suivant : comment se fait-il que les événements narrés dans la plupart des récits soient à la fois *passés* et étrangement *présents* ? Vuillaume analyse quelques exemples significatifs, notamment les cas où un déictique est combiné à un verbe au passé (« *Aujourd'hui* personne ne lui *adressa* la parole », Stendhal) et ceux où la concordance des temps semble prise en défaut (« *Au moment où nous entrons*, Chaverny [...] *entassait* des manteaux », P. Féval). Au terme d'une analyse succincte, mais néanmoins très fine, Vuillaume est conduit à distinguer deux fictions, l'une qui consiste en l'histoire racontée et qui est la fiction principale, l'autre qui est une fiction secondaire, greffée sur la première, et qui, régissant les rapports narrateur-lecteur, permet à ce dernier de s'orienter dans la chronologie des événements narrés. L'auteur remarque que, dans la majorité des cas, l'événement passé est actualisé au présent, sa réplique étant engendrée par le processus de lecture *hic et nunc* — cet événement s'avérant, pour ainsi dire, réactualisé sur la scène du texte. L'ouvrage de Vuillaume invite donc à revoir notre conception des rapports narration-histoire ou, si l'on veut, discours-récit. Ce faisant, il s'inscrit dans la tradition inaugurée par Benveniste et illustrée par Genette (***Figures III***) et Weinrich (***Tempus***, en français ***Le temps***).

L'essai de Michel Picard, ***Lire le temps***, aborde d'un autre point de vue cette même temporalité multiple qui caractérise les textes littéraires. À partir du postulat suivant lequel ▸

la littérature est une activité *non d'écriture mais avant tout de lecture*, Picard tente de faire apercevoir les temporalités en jeu dans la littérature. Il s'attache à analyser les incidences de la lecture sur la constitution des représentations du temps dans la fiction ; il remarque qu'en définitive le temps fictionnel n'est pas le temps, mais seulement la représentation d'un temps démultiplié. Parallèlement aux deux temporalités fictives du récit que sont le temps raconté et le temps racontant, se déploie, selon Picard, un temps éminemment réel, qui est le temps de la lecture, composé de présents actuels, « effervescents ». C'est ici que l'ouvrage de Picard rejoint celui de Vuillaume, dans cette hypostase de la lecture ; mais, il s'en détache aussitôt, en proposant d'analyser cette lecture comme celle des « grands invariants de la vie psychique non-consciente et leur utilisation par l'Idéologique » (p. 108). S'amorce alors une étude psychanalytique de la temporalité lectorale, qui occupe les deux dernières parties d'un volume qui en compte quatre au total. Pour ma part, ces deux dernières parties s'avèrent un tant soit peu ardues ; nul doute qu'elles requièrent, de la part du profane non encore rompu aux subtilités de la psychanalyse de haut vol, un peu de cette adhésion enthousiaste qui, je l'avoue, me manque cruellement. Enfin, je suppose que les lecteurs spécialistes y trouveront leur pâture ; quant aux autres, ils pourront toujours méditer les deux premières parties de l'ouvrage, d'une exceptionnelle qualité.

Robert Dion

DU COURTISAN À L'INSURGÉ
Henri Guillemin
Arléa, 1990 ; 24,95 $

« Vallès reste un écrivain de deuxième plan dans l'histoire littéraire officielle. Et c'est parfaitement injuste. Nous tâcherons de savoir pourquoi il en est ainsi. » (p. 33) Ainsi commence l'« Essai historique et critique [je dirais surtout : polémique] sur la trilogie de Vallès », d'un historien ancré dans un pourquoi exlusif sans aucune théorie du comment, Henri Guillemin. Entreprise de réhabilitation d'un grand écrivain français, sa lecture de Vallès, de sa trilogie romanesque, s'adresse particulièrement à ceux qui la connaissent déjà. Guillemin resitue l'œuvre dans son contexte en la sondant d'un éclairage nouveau, cherchant à dégager une nouvelle appréciation d'un Vallès (souvent témoin de l'Histoire plutôt qu'écrivain) revu et corrigé.

« Ou insurgé ou courtisan », disait Vallès. Le parcours de l'écrivain tient dans cette alternative déchirante. Certes, Vallès déteste ceux qui exploitent les pauvres, ceux qui « ont tremblé pour leurs rentes, en juin 48 et en mai 71 » (p. 46), comme les fils de bonnes familles l'emmerdent profondément — ceux « qui parlent de tout ce que je hais, qui méprisent tout ce que j'aime » (p. 72). N'empêche que Vallès, « frère d'ambition » de Rubempré, allie à son fond républicain le goût de la notoriété et des beaux habits, dans un élan qu'il aurait su réprimer. « Et c'est pourquoi je me sens si content avec lui. Parce qu'il n'est pas de la triste bande des Constant et des Vigny. » (p. 87) Il n'aura jamais triché Vallès ! Et si on ne pardonne pas sa sincérité, à ce journaliste en verve révolté, c'est qu'il « avait raison ». Mieux : il « continue d'avoir raison ». Et si l'Histoire se trompait ?

Cet essai brille d'humeur et d'enthousiasme convaincant. Vallès y est sans cesse cité, Guillemin incorporant à son propre discours du Vallès descriptif : « Comme il se sent beau, M. Michelet, quand il a 'contre les prêtres, des gestes qui arrachent le morceau', quand il 'égratigne le Ciel de sa main blanche' » (p. 76), ou narratif : « Et de fuir, 'comme le choléra', ceux auxquels il a eu la sottise de ressembler naguère, 'les anciens amis', les martyrs de la pensée, 'comme on dit chez les liquoristes' » (p. 83). Cela donne un essai curieux, parfois déroutant, mais dynamique. De la sorte, la critique de Guillemin est aussi celle de Vallès qui lui est, dit-il magnifiquement, « une référence intérieure ».

Bref, lecture pertinente en trois temps qui correspondent à la trilogie, dont je me permets de recommander au lecteur en mal de chef-d'œuvre : ***L'enfant***, sorte de ***Poil de Carotte***, qui avait fait dire à Zola : « Voilà dix ans qu'un livre ne m'avait remué à ce point. »

François Ouellet

LE TEMPS DES MÉDIATEURS
Jean-François Six
Seuil, 1990 ; 29,95 $

À l'heure où les médias permettent plus une consommation qu'une communication des messages et des êtres qui les portent, les solitudes s'aggravent, les intégrismes frileux prospèrent, les tensions dégénèrent en conflits, et ceux-ci en violences de toutes sortes. D'où l'importance croissante des médiateurs capables de faire se rencontrer des individus ou des groupes pour les amener au dialogue et à la coopération. On connaissait déjà le médiateur – Ombudsman, recours ultime face aux bureaucraties et à l'État-Léviathan. Voici que s'impose désormais le médiateur entremetteur et conciliateur entre les individus, les groupes et même les États. Le choix est à la fois de plus en plus simple et tragique : ou bien la guerre et ses violences ruineuses ou bien la diplomatie et ses bons usages. La médiation est une école exigeante, qui apprend les bienfaits de l'absence de pouvoir. On a longtemps pensé qu'il suffisait de prendre le pouvoir pour transformer les rapports sociaux. Or, on ne récupère pas l'autorité et la puissance pour les faire servir au bien ; la bataille ne fait que renverser un rapport, le dominé d'hier devenant le dominateur d'aujourd'hui. La médiation, quant à elle, ne retourne pas le rapport de pouvoir ; elle aménage des liens sans pouvoir, parce qu'elle en donne l'exemple et les conditions. Elle n'est pas non plus un arbitrage qui tranche en faveur d'une des

parties ni qui équilibre provisoirement les plateaux de la balance. Elle est la recherche créatrice d'un nouveau type de rapports basés sur la connaissance et la reconnaissance de soi et de l'autre. L'ouvrage de Jean-François Six est à cet égard très utile. Bien documenté, bien écrit, il mérite une place de choix dans nos préoccupations.

Jean Carette

STRINDBERG ET VAN GOGH SWEDENBORG-HÖLDERLIN
Karl Jaspers
Minuit, 1990 ; 34,95 $

Connu surtout en tant que philosophe (proche de Husserl, Kierkegaard et Nietzsche), Karl Jaspers (1883-1969) était aussi docteur en médecine et psychiatre. Sa formation médicale et philosophique, doublée d'un intérêt marqué pour la littérature et les arts, le prédisposait donc tout naturellement à l'étude des rapports que peuvent avoir la maladie mentale et l'œuvre des grands créateurs.

Paru il y a près de soixante-dix ans (1922), au moment où Jaspers commence à enseigner la philosophie à l'université de Heidelberg, ***Strindberg et Van Gogh, Swedenborg-Hölderlin*** est une étude passionnante qui garde encore aujourd'hui, du moins pour un profane, tout son intérêt.

Évidemment, Jaspers n'a pu examiner aucun de ses célèbres *patients* : Strindberg et Van Gogh / Swedenborg et Hölderlin. Pas plus qu'il ne disposait pour son étude de rapports médicaux de grands spécialistes de l'époque. Pas question pour lui donc, comme il nous l'explique dans une préface datant de 1949, « de percer à jour le mystère » (p. 35) ; il cherchera plutôt à éclairer les liens qui unissent intimement ces vies bouleversées et ces œuvres bouleversantes.

Le but avoué de Jaspers : *comprendre* la folie (plus particulièrement la schizophrénie) en étudiant les œuvres des grands créateurs et leur vie ; trouver des *points de vue* nouveaux permettant de prendre conscience de l'incompréhensible chez l'artiste de génie se débattant avec *sa* maladie mentale.

En ce sens, Strindberg, auquel près de la moitié de l'ouvrage (traduit de l'allemand par Hélène Naef) est consacrée, paraît un choix judicieux : « un malade auprès duquel il y a beaucoup à apprendre » (p. 37), nous confie Jaspers, puisque ses œuvres en grande partie autobiographiques fourmillent littéralement de descriptions cliniques d'une précision et d'une *loyauté* exemplaires.

Des premiers symptômes jusqu'à l'état final, l'auteur-psychiatre parvient ainsi à suivre d'assez près l'évolution de la maladie et à en analyser finement l'influence sur les qualités et le contenu de l'œuvre elle-même.

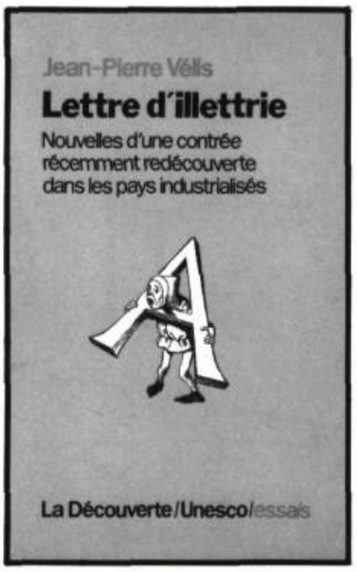
En comparant la maladie de Strindberg à celle, proche parente, de Swedenborg, et à des psychoses d'un autre genre (Hölderlin et Van Gogh), Jaspers réussit d'autre part à illustrer les différences profondes que recouvre encore aujourd'hui le terme très général de *schizophrénie*.

François Mailhot

LETTRE D'ILLETTRIE
Jean-Pierre Vélis
La Découverte/Unesco, 1990 ; 19,95 $

En cette année internationale de l'alphabétisation, (mes très chers frères ?), il n'est sans doute pas inutile de *prier* pour le succès d'une *œuvre missionnaire* d'un genre nouveau : l'alphabétisation du genre humain. L'auteur de ***Lettre d'Illettrie***, Nouvelles d'une contrée récemment redécouverte dans les pays industrialisés, Jean-Pierre Vélis, ainsi qu'une cohorte de *croyants* n'ont aucun doute : l'analphabétisme et l'illettrisme sont de vilains défauts, et cela, non seulement dans les pays sous-développés où l'affaire est endémique, mais également, oh ! scandale, dans les pays industrialisés.

Si le diagnostic ne semble que trop vrai, ne serait-il pas cependant salutaire de s'interroger sur le sens de cette nouvelle croisade ? Ne serait-ce pas ces mêmes croisés, qui, il y a encore peu de temps, sans pudeur, chantaient les louanges d'une prétendue « démocratisation de l'enseignement » ? Il fut un temps, il faut tout de même le rappeler, où les programmes du premier cycle dans les pays



riches, conduisaient, le plus souvent, à un diplôme de fin d'études, attestant d'un niveau de connaissance *convenable* ; l'accession au secondaire relevant, quant à elle, d'un examen de passage diversement sélectif. Seulement voilà, à cette peinture d'un passé encore proche et sans doute, j'en conviens, trop idyllique, il faudrait ajouter l'ambiance égalitariste et frénétiquement consommatrice qui a dominé l'après-guerre. N'en est-on pas venu alors à confondre l'égalité en droit, pilier de la démocratie politique, avec une hypothétique et douteuse égalité des aptitudes ? Pourquoi dans ces conditions ne pas, tout simplement, exiger la démocratisation du prix Nobel ?

Certes, je n'ignore pas que le succès scolaire est le plus souvent lié à un certain niveau de réussite sociale. Il n'est donc pas étonnant, ainsi que le souligne l'étude, de retrouver analphabètes et illettrés tout au bas de l'échelle.

Cependant, l'illusion démagogique des années 50, 60, 70, pompeusement étiquetée « démocratisation de l'enseignement », n'aurait-elle pas conduit, finalement, à de plus grandes injustices ? Nombre de ceux qui eussent dû sortir du primaire avec des connaissances assurées se retrouvent en effet, à l'âge de seize ans, de plus en plus démunis au sortir d'un cycle secondaire inconsistant : alors que, au sommet, une élite toujours plus restreinte poursuit son ascension. Le *marais* d'autre part, c'est-à-dire la grande majorité des élèves, s'embourbe dans une croissante et inquiétante médiocrité.

Je n'ignore pas que l'époque a changé, que l'ère technologique s'appesantit sur un paysage culturel anémié. Je suis toutefois porté à croire que la démagogie se paie toujours au prix fort, par exemple « l'illettrie ».

Malgré les réserves exprimées ci-dessus, ce livre apporte une contribution utile à un dossier plus que troublant. J'ai simplement voulu, dans une modeste mesure, redresser la perspective.

Patrice Remia

LA TENSION ESSENTIELLE
Thomas S. Kuhn
Gallimard, 1990 ; 61,00 $

Ceux qui s'intéressent à l'histoire et à l'épistémologie des sciences, ceux qui estiment en outre que réfléchir sérieusement ne saurait se faire qu'à la condition d'avoir de véritables confrontations de pensée ont de quoi se réjouir : les œuvres essentielles de Karl R. Popper et de Thomas S. Kuhn sont désormais à leur disposition.

Pour le dire en un mot, Popper s'intéresse surtout à la compréhension interne de la démarche scientifique et à sa démarcation par rapport à des disciplines comme la psychanalyse : la *réfutabilité*, c'est-à-dire le fait de s'offrir à l'expérimentation et de pouvoir être corrigé ou carrément contredit par d'autres en est le critère. Kuhn réunit les talents de l'historien, du sociologue et du philosophe et propose une saisie externe de l'activité scientifique à travers le concept désormais classique de *paradigme*.

Dans son dernier ouvrage, Kuhn défend et raffine son concept central. On savait déjà que les paradigmes scientifiques sont des ensembles théoriques et méthodologiques définissant des connaissances acquises qui permettent aux communautés scientifiques mondiales d'avoir des objets communs et de parler un même langage. Il s'agit là de la science *normale* à un moment tranquille de son histoire. Quand il y a crise, quand une théorie ou même un corps de procédures paraissent devoir céder la place à la nouveauté, les résistances et les combats se manifestent, et pour des motifs le plus souvent extra-scientifiques. ▸

Car en période de débat de fond, comment un savant choisit-il de se ranger dans un camp théorique et non dans un autre ? Réponse globale de Kuhn : le savant est une subjectivité, c'est-à-dire quelqu'un qui a reçu en ses jeunes années une formation qui l'a marqué (discipline oblige), quelqu'un également qui fait carrière dans des laboratoires industriels ou gouvernementaux qui sont souvent coûteux et prestigieux (intérêts et réputation obligent). Kuhn plaide donc pour une psychologie et une sociologie de la pratique scientifique qui — c'est le paradoxe fondamental de sa thèse — n'annule pourtant pas sa recherche d'objectivité, mais en montre les déterminations biographiques, sociales et historiques.

Parions à coup sûr que le débat Kuhn-Popper ne fait que commencer.

Roland Gagnon

57, BOULEVARD STALINE
Élisabeth et Jean-Paul Champseix
La Découverte, 1990 ; 34,95 $

Dans la profonde lézarde politique est-européenne où les murs de la honte s'affaissent, seule l'Albanie demeure imperturbable dans son sommeil communiste. Petit pays fossilisé fonctionnant à huis clos, l'Albanie tonitrue son indépendance à coup de slogans nationalistes et d'anathèmes idéologiques. Mais que savons-nous de la grossière tyrannie qui sévit à Tirana ? Certes peu de choses, sinon l'impression un peu pâle d'une nation respirant l'air d'une époque révolue.

Pénétrant au cœur même du pays des aigles, véritable enclave orwellienne et ubuesque, Jean-Paul et Élisabeth Champseix nous livrent un portrait saisissant et contrasté de la réalité albanaise. Enhardis par leur longue expérience de lecteurs de français à l'Université de Tirana, ils évoquent dans leurs chroniques, courtes et vives, le quotidien albanais. Alternant la description de leur incubation dans ce tiers monde européen avec une analyse sociologique aux nombreux clins d'œil historiques, le couple Champseix accouche d'un document remarquable.

De la peur savamment entretenue pour ce qui vient d'ailleurs et dont l'incarnation la plus patente est certes l'érection de nombreux bunkers, du laminage brutal de toute ferveur religieuse au profit d'une messe stalinienne musclée, de la propagande communiste comme unique tapisserie sociale, de l'homme-dieu Enver Hoxha, monarque rouge omniprésent, de la Sigurimi, redoutable police politique aux immixtions tentaculaires, chaque élément qui modèle et qui structure l'Albanie s'y retrouve. Au-delà de cette dissection minutieuse de la société albanaise, les auteurs perçoivent les changements d'attitude. Timidement, les masques de la fermeté marxiste-léniniste tombent. Si les statues glorifiant le régime n'ont pas encore été déboulonnées, les mentalités par contre se dévissent lentement. Pour preuve, cette phrase d'un étudiant, naguère inconcevable : « Prolétaires de tous les pays capitalistes, sauvez-vous » (p. 289) Mais, ces brèves implosions sont-elles porteuses d'une réelle transformation dans cette contrée embourbée ? Mystère. Seule l'actualité peut fournir une conclusion logique à cette excellente analyse.

Jacques Provost

JACQUES LACAN, 5 RUE DE LILLE
Jean-Guy Godin
Seuil, 1990 ; 30,95 $

Pour nombre d'intellectuels contemporains, Lacan est considéré à la fois comme incontournable et incompréhensible — conjonction inconfortable qui entraîne le galvaudage d'un métalangage compliqué. Mais Lacan lui-même a-t-il jamais voulu qu'on répète ce qu'il disait, qu'on le comprenne même, au sens habituel, intellectuel, du terme ? Il suffit peut-être d'être attentifs à l'effet qu'a ce langage sur nous pour *comprendre* ce qu'est *l'acte analytique*.

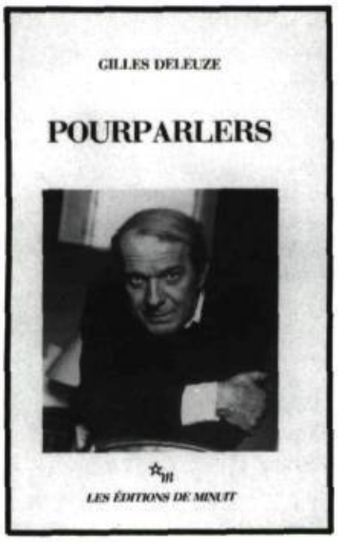
Donc, pour lire Lacan, mieux vaut à mon avis commencer par lire sur Lacan. Ses *disciples*, aussi bien que ses détracteurs, ont livré leurs versions des choses, se servant souvent du même langage pour en définir les termes, pour partager ce qu'ils avaient retenu de son enseignement. C'est une démarche tout à fait différente que nous propose Jean-Guy Godin dans un récit témoignage discrètement émaillé d'expressions lacaniennes, publié dans la collection « Fiction & Cie » : ***Jacques Lacan, 5 rue de Lille***. Il nous ouvre tout simplement la porte du plus célèbre des psychanalystes après Freud. Pas question ici du séminaire, mais de la pratique elle-même dans ce qu'elle avait de plus matériel : les meubles défraîchis de la salle d'attente, la présence terriblement physique du petit homme tiré à quatre épingles ou en pantoufles et robe de chambre, ses brusques changements d'humeur, les fortes sommes d'argent qu'il exigeait pour des séances parfois « incompréhensiblement » écourtées... Et l'on saisit peu à peu le sens du mot *acte* pour Lacan, qui ne doit justement pas être un concept, mais le geste lui-même et ce qu'il déclenche chez l'analysant. Ainsi, les actes de Lacan peuvent tout à la fois être perçus comme les manies d'un mythomane un peu vieillissant ou les intuitions fulgurantes d'un analyste de génie.

Hélène Gaudreau

POURPARLERS 1972-1990
Gilles Deleuze
Minuit, 1990 ; 20,95 $

On sait que depuis deux ou trois décennies les éditeurs exploitent sans vergogne le filon des recueils d'articles et d'entretiens d'auteurs connus. Cela a donné plein d'imprimés bavards et inutiles. Mais les ***Pourparlers*** de Gilles Deleuze échappent à la tendance générale.

Il faut demander à ce petit livre sympathique seulement ce qu'il peut donner. Et il ne donne rien qui touche à la biographie ou au militantisme du penseur. Dira-t-on qu'il peut



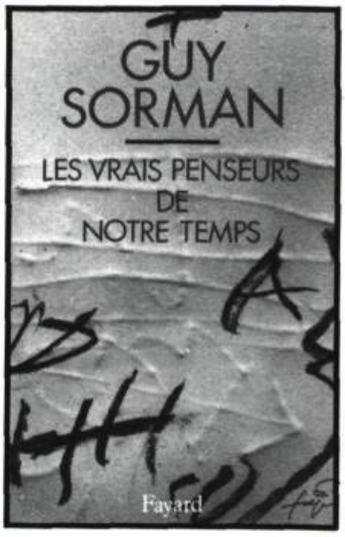
servir d'introduction à ses ouvrages exigeants ? Pas vraiment. Plutôt de complément. C'est dire que le lecteur tirera uniquement profit des entrevues qui touchent les ouvrages déjà lus et bien assimilés. En outre, en fait de compléments, c'est surtout sur le plan du *sens* des œuvres et de l'entreprise qu'ils se révèlent utiles et non sur le plan strictement théorique.

Car pour Deleuze l'entreprise intellectuelle qui a nom philosophie a des exigences telles qu'elle ne saurait être conduite avec satisfaction au cours d'entretiens livrés plus ou moins au hasard. La philosophie est une discipline créatrice particulière. « Le véritable objet de la science, affirme Deleuze, c'est de créer des fonctions, le véritable objet de l'art, c'est de créer des agrégats sensibles et l'objet de la philosophie, créer des concepts. » (p. 168) Or créer des concepts est possible au philosophe en raison de sa situation d'*intercesseur*, terme-clé qui fait l'objet d'un entretien entier et qui apporte le plus d'éclaircissement et de nouveau sur le travail de l'auteur.

Entre le cinéma et la physique théorique, en passant par la psychanalyse, la critique du capitalisme, la musique et les mathématiques, le philosophe-intercesseur cherche des correspondances au moyen d'une sorte d'intuition imaginative. L'intercesseur est un créateur de concepts qui s'abreuve aux deux sources de la tradition philosophique et de la culture qui se fait. Mais qu'est-ce qui donne aux concepts leur validité ? Deleuze répondrait probablement : leur fécondité en d'autres arts et en d'autres sciences. Est-ce à dire que l'interprète de la culture en serait définitivement le prisonnier ? Dans les arts, dans les sciences et dans la philosophie, est-on irrémédiablement condamné à un va-et-vient continuel à l'intérieur du contexte culturel ? On le voit, ces ***Pourparlers*** sont à poursuivre avec le grand géniteur de la pensée contemporaine : Nietzsche.

Roland Gagnon

LES VRAIS PENSEURS DE NOTRE TEMPS
Guy Sorman
Fayard, 1989 ; 34,95 $



L'époque contemporaine aura vu, entre autres avatars, la compartimentation du savoir en disciplines prétendument autonomes. Une telle fragmentation ne pouvait qu'entraîner des conséquences fâcheuses. Pour la science elle-même : si le « progrès est en panne », comme l'affirme le mathématicien français René Thom, c'est sûrement que celui-ci naît de la jonction de diverses disciplines ; et pour « l'honnête homme » actuel : comment expliquer autrement la quasi-impossibilité pour lui de savoir où en est rendue la recherche scientifique.

S'il n'évite pas les écueils du genre, simplifications et raccourcis, le livre de Sorman contitue une œuvre de vulgarisation séduisante, facilement accessible et écrite dans une langue simple. L'auteur a rencontré vingt-huit penseurs, des « constructeurs de système » comme il se plaît à les appeler, le plus souvent peu ou mal connus et appartenant autant aux sciences dites *exactes* qu'aux disciplines dites *humaines*. Se côtoient ainsi dans une suite de portraits Claude Lévi-Strauss et Carl Sagan, Motoo Kimura et Karl Popper. Le tout a été aménagé en une sorte de galerie divisée en salles thématiques dont la plupart ont été réservées à des penseurs qui offrent des systèmes de pensée opposés. Une telle structure permet à Sorman en terminant de dégager certains constats et de mettre en lumière les principaux débats qui continuent à opposer penseurs et savants : la mort du marxisme et l'apparition d'un libéralisme libertaire ; la farouche querelle entre les tenants du déterminisme, ceux du relativisme, etc.

En cette époque où seuls les droits comptent, il est encourageant de voir que chez certains penseurs, notamment chez le psychiatre Thomas Szasz, un mot revient régulièrement : la responsabilité individuelle. C'est très exactement ce principe, de même que celui de l'humilité, que prêche l'Allemand Hans Jonas, un des grands philosophes contemporains, que malheureusement on ne retrouve pas dans le livre de Sorman.

Maurice Pouliot

EN PÈLERIN ET EN ÉTRANGER
Marguerite Yourcenar
Gallimard, 1989 ; 24,95 $

Sont rassemblés ici des essais qui témoignent du parcours intellectuel de Marguerite Yourcenar, de la fin des années vingt à 1987. À travers la mosaïque qu'elle nous propose, tableaux d'époques, scènes rurales ou mythologiques, le lecteur voit à l'œuvre les idées et le regard qui ont façonné les héros de l'œuvre romanesque de la grande écrivaine : le héros des ***Mémoires d'Hadrien***, le Zénon de ***L'œuvre au noir***, le Wang-Fô des ***Nouvelles orientales***. Ainsi, la première partie du recueil montre l'influence que la Grèce antique a exercée sur cette auteure éperdue de classicisme, à l'écriture d'une beauté rigoureuse.

La seconde partie est plus composite : chaque essai amorce une réflexion qui explore une région particulière de l'œuvre. Quelques peintres de la Renaissance et du XIX^{e} siècle y sont présentés, et redécouverts par le lecteur grâce à l'œil vif de Yourcenar. La mort, la place de l'homme entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, par rapport aux règnes animal, végétal et minéral, sont autant de thèmes abordés. Un texte magnifique : « L'homme qui aimait les pierres », qui rivalise avec les plus belles pages de ***L'œuvre au noir***. L'essai consacré à Borges témoigne de la parenté de Yourcenar, lointaine en apparence seulement, avec cet écrivain presque mystique. D'autres textes sont consacrés à Virginia Woolf et à Henry James. Enfin, les essais consacrés au tableau « Deux Noirs » de Rembrandt, au jeune Mozart de Salzbourg et même celui qu'elle dédie à Kou-Kou-Haï, son petit chien, rappellent au lecteur la vulnérabilité de ce démiurge que fut Marguerite Yourcenar.

Nicole Côté

L'AVENIR EST OUVERT
Konrad Lorenz et Karl Popper
Flammarion, 1990 ; 21,50 $

Konrad Lorenz et Karl Popper, nés respectivement en 1902 et 1903 à Vienne alors capitale de l'empire austo-hongrois, sont en quelque sorte des rescapés de cette Europe centrale d'avant la premièrre guerre mondiale, laquelle a préludé à l'effondrement des Habsbourgs. Le deuxième conflit-suicide mondial a simplement confirmé la tendance à l'éclatement politique et culturel de la région, *libérant* pour ainsi dire de nombreux écrivains, artistes et intellectuels dont un nombre appréciable a par la suite, en raison du nazisme, gagné les rivages de la moderne Amérique ; contribuant ainsi à l'accession des États-Unis au statut de puissance mondiale.

L'avenir est ouvert consiste, peu de temps avant la disparition de Lorenz, en un entretien à bâtons (presque) rompus entre les deux grands octogénaires, suivi du compte rendu d'un symposium organisé précisément à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de Karl Popper en 1983. Dans la première partie de l'ouvrage les deux compères passent en revue certaines questions de méthode sans lesquelles « penser », exercer un nécessaire esprit critique seraient de vains mots. Ensuite, et entre autres ▸

choses utiles, la pensée popperienne sur les « trois mondes », (renouvelée des stoïciens) aura de quoi intéresser le lecteur en ce qu'elle délimite des voies d'accès à la question de la vérité qui se situe au centre du problème de la connaissance.

Le « monde 3 » — qui, dans l'ordre, succède au « monde 1 » : celui des « choses » et au « monde 2 » : celui de l'expérience — est le monde du langage et plus généralement celui des produits de l'esprit humain dont on aurait de bonnes raisons de penser que, par un effet de retour sur le sujet pensant, par l'établissement d'une dialectique du langage à son propre « parlant », il serait au premier chef responsable de l'évolution (au sens darwinien) accélérée de « l'animal à parole ».

À l'encontre de la formule de Ben Akila : « Tout a déjà existé », Popper et Lorenz affirment : l'avenir est ouvert puisque, en vérité, rien n'ayant jamais existé, tout serait donc possible. Lorenz insiste et confirme : « Tout est possible ». Après cela, est-il même besoin d'ajouter que vie, invention, créativité sont plus que synonymes ?

Patrice Remia

LE MEURTRE DU PETIT PÈRE
Étiemble
Arléa, 1990 ; 33,95 $

Il s'agit, en sous-titre, du tome deux de ***Lignes d'une vie***. Malgré ce que prétend l'endos, il ne s'agit surtout pas d'un plaidoyer continu, d'une œuvre linéaire autour du seul sujet du Petit Père des Peuples, pas seulement de l'histoire d'une désillusion, mais plutôt d'un carnet d'annotations, d'idées diverses sur la Chine bien sûr, mais aussi sur la France, les États-Unis, l'Union soviétique. Des histoires de spécialiste comme des histoires de quidam.

Étiemble fut stalinien de la première heure et un des premiers à se dessiller les yeux et puis rompre (1934). Il s'évertuera dorénavant à se conformer à une connaissance sans religiosité ni illusion, un humanisme sémantique. Pour lire ces carnets, il faudra au lecteur des connaissances de fond sur l'histoire de ce siècle, puisque Étiemble ne s'embarrasse pas trop d'explications et, qu'ici, l'écriture emprunte des trajets erratiques. C'est de la pensée sauvage, volontairement ou involontairement.

Jean Lefebvre

DICTIONNAIRE DU COMPORTEMENT ANIMAL
David McFarland
Robert Laffont, 1990 ; 32,95 $

Publié dans la collection « Bouquins », le ***Dictionnaire du comportement animal*** (tr. Guy Schœller) est tributaire des recherches en éthologie que dirige David McFarland, à Oxford, Angleterre. Préfacé par Niko Tinbergen, prix Nobel de médecine en 1973, l'ouvrage a bénéficié de la collaboration de soixante-neuf scientifiques. Vulgarisateurs pour l'occasion, ils ont dû adopter une approche multidisciplinaire, en faisant appel notamment à l'écologie, à la génétique, à la physiologie et à la psychologie, dont il faut connaître les rudiments pour comprendre les données scientifiques sur lesquelles s'appuient leurs textes. Cependant, certains auteurs n'ont pas réussi à se libérer d'un anthropomorphisme qui fait obstacle à une connaissance objective.

Les articles, certains très développés et accompagnés d'illustrations, se repèrent facilement grâce à un index détaillé. Voilà à la fois l'ouvrage le plus complet à ce jour sur le comportement animal et une synthèse impressionnante des connaissances actuelles en éthologie, cette jeune science qui a considérablement progressé depuis ses débuts, le commencement du siècle. Son parti pris d'accessibilité en fait en outre un outil de première main pour qui observe les animaux dans le but de comprendre leurs comportements et, qui sait, d'améliorer ses relations avec eux.

Donald Guay

INÉVITABLE MORALE
Paul Valadier
Seuil, 1990 ; 27,95 $

Paul Valadier nous fait la morale ; ce n'est toutefois ni une semonce autoritaire ni un sermon séducteur. L'enjeu est, ni plus ni moins, d'établir de nouvelles règles à partir de problèmes nouveaux qui agitent et ébranlent nos sociétés : le terrorisme, la torture, l'information, le multiculturalisme. Valadier prend ici des risques et nous invite à l'accompagner dans ses audaces. Il ne nous assène pas ses convictions, ne nous impose pas davantage ses valeurs ou ses principes. Au contraire, il s'efforce de poser les problèmes que constituent les nouvelles questions qui nous interpellent comme individus et comme acteurs sociaux. Moraliste sans être moralisateur, analyste documenté et subtil qui évite les pièges de la casuistique, il nous invite à « assumer » notre « humanité avec tous », en élaborant un discours responsable, basé sur le respect des droits, anciens et nouveaux, de l'homme d'aujourd'hui. Car il s'agit bien de l'homme, au-delà de ce qu'il fait ou de ce qu'il sait dire de lui-même. Pour lui, pour nous, le risque calculé est obligatoire, et Valadier nous rappelle à juste titre qu'on ne fait pas de morale humaine sans casser des traditions et des conformismes, celles et ceux, par exemple, d'une démocratie trop libérale, qui tolérerait la subversion du terrorisme ou la manipulation de l'information au point de se perdre elle-même. Valadier nous encourage à ne pas croire que le pire est toujours sûr et à nous rappeler que la dignité consiste à dépasser sa condition au lieu de la subir. Le jeune inconnu de Pékin qui affronte seul et sans arme la colonne de chars de la Place Tienanmen est sur la couverture du livre pour en témoigner.

Jean Carette